

LES CAHIERS

Cahier 7 : Le langage de la solitude

Ça y est. Nous l'avons inventé. Nous pensions ne jamais y arriver tout à fait. Nous avons longtemps tâtonné. Depuis l'aube des temps, pour ainsi dire. Pourtant il était là, offert, il fallait juste oser. Oser l'étaler, le tartiner. Le langage de la solitude. L'expression du creux. Du manque. Du vide absolu. La langue anonyme et pourtant souveraine de l'Individu. Le *signe* de l'existence ? Non, car un signe a fond et forme. Plutôt le *signal* d'une existence. La *signalisation* qui jalonne sa soi-disant libre circulation.

Qu'avons-nous atteint grâce à ce langage ? Rien. Tout. Le déguisement du « moi » en « nous ». La complète dilution et la parfaite particularisation de la conscience personnelle, en un même mouvement. Le comble de l'indécence par la profanation du plus sacré. L'abolition du plus intime, via le bradage du sens et du secret.

« Prends soin de twa là haut. » Police combien ? 42 ? 46 ? En tout cas, un titre bien gras, en sixième page d'un quotidien national. Une notice nécrologique égarée dans la rubrique multimédia. Un dessin où des papillons aux ailes frappées d'un arobase se précipitent vers la lumière, vue ici comme salvatrice, d'un écran d'ordinateur.

L'histoire d'une jeune adolescente (14 ans) qui se suicide et laisse derrière elle, pour seule trace de son passage ici-bas, son *blog* sur Internet. Progressivement, sur le site encore activé, des messages parviennent, puis déferlent, adressés à la disparue. Les adieux. Les saluts. Puis la brèche qui s'ouvre encore un peu : on laisse libre cours à la fantaisie de sa tristesse ; on expose sa petite philosophie « perso » ; on reproduit des textes de rappers experts en destins contrariés ou des chansons de recycleurs de vague-à-l'âme. En définitive, on se croit autorisé. À faire irruption dans la douleur d'autrui. À se prononcer. À y aller de son petit commentaire, de son reproche ou de sa caution : « c'est lâche »,

« c'est courageux ». On s'interroge : « Peut-on réellement en vouloir à kelkun de renier sa vie ? ». Sans orthographe, bien sûr, sinon la sympathie et la jeunesse, l'immortelle jeunesse, n'y seraient pas vraiment. Et puis le flux des messages est tel qu'il faut se décider à réguler. Car certains impudents en profitent pour lâcher la bonde au mauvais goût et débouler, affublés de masques grotesques, obscènes, au milieu du forum de discussion en veillée funèbre. Il faut dès lors filtrer. Gérer.

Manon. 14 ans. Habitant en région bruxelloise. Jeune fille dont on assortit les nombreuses qualités de guillemets. Prudemment. Comme pour indiquer que l'enquête menée garde la distance du professionnalisme journalistique. Manon. 14 ans. Dont l'histoire si banalement tragique, de fait divers qu'elle était, devient phénomène de société, par la grâce de l'Eucharistie communicationnelle.

Manon. 14 ans. Scandaleusement injoignable désormais. Outrageusement déconnectée. Quel malentendu te poursuit jusque dans ta virtuelle postérité ? Du canon de quelle malsaine religion es-tu en train de devenir l'icône ? Quelle tribu floue se permet d'avoir encore prise sur ton identité, de déranger ton repos, de recréer ton profil, de s'immiscer dans ton au-delà ? Combien de parfaits inconnus prétendent s'agglomérer au deuil déjà immense des tiens ? Qui ose ainsi te parler et transformer ta mémoire en *call center* ? Pour dire quoi, au fond ? Pour se parler à soi, pour parler de soi. Jamais de « twa ». Si l'on parlait vraiment de « twa », on écrirait alors « toi », il n'y aurait pas plus de caractères graphiques à utiliser et tu représenterais encore une véritable présence. On ne te réduirait pas à un tag. On t'adresserait de vraies pensées. Pas des SMS.

Des SMS... Certains universitaires sont actuellement payés à s'extasier sur la richesse d'expression de ce nouveau

moyen de communication. Ils sont employés pour recenser, par exemple, les 277 occurrences différentes de l'expression « peut-être » en langage texto. J'aimerais demander à ces experts-comptables du savoir dans quelle mesure cette écriture phonétique si cool n'est pas, avant tout, le moyen le plus efficace de retranscrire la langue de vent qu'un rythme de vie frénétique et névrosé nous contraint à utiliser ? J'aimerais surtout savoir si le langage de l'homme moderne, performant, connecté, est censé se réduire à ce brouet de lettres informes, dont l'usage est moins conditionné par une réelle envie de régénérer l'expression écrite, que par la nécessité de contourner ou de simplifier les règles de l'orthographe. Juste pour pouvoir, pragmatiquement, se conformer au nombre de signes imparti par l'écran d'un téléphone portable. Ou, plus simplement encore, pour ne pas devoir payer plus. L'article consacré à Manon se terminait par l'importance de mettre des « mots sur

l'indicible ». Rien de plus facile, quoi qu'on pense. L'indicible est obsolète. Vous le trouverez maintenant au rayon « aberrations » des supermarchés de la confession. Tout DOIT se dire. Nous vivons et mieux encore, nous mourons dans la plus totale transparence. Nous arrivons à la fois à *n'être jamais vraiment là* et *être encore toujours là*. Nous sommes seuls, mais la technologie – synonyme, en démocratie de marché, de « miracle » – nous aide à nous persuader du contraire. Nous monnayons à tant de la seconde et de la minute ce qui a depuis toujours été purement gratuit : la parole, les idées, les petites et les grandes pensées. Et ce n'est qu'à force de vouloir être vus, entendus, remarqués, à n'importe quel prix, que nous nous estompons du réel ; que nous disparaissions corps et âme du monde. De notre vivant même.

Frédéric SAENEN
12 mars 2005



SOS Solitude en Chine